

Quand le vent tombe

I Rois 19, 9-13 ; Mt 14, 22-33, dimanche 9 août, Evelyne Zinsstag

Chère Communauté

Quelle est la voie qui nourrit le mieux votre foi ? Est-ce la prière intime, la contemplation solitaire ? Est-ce la célébration dans la communauté ? Est-ce la recherche théologique d'une autre compréhension du monde, ou est-ce plutôt une émotion, de sentir que votre vie est dans la main de Dieu, que vous n'êtes pas seuls sur votre chemin ? Que ce soit dans la communauté ou dans la solitude, par la voie de l'intellect ou de l'émotion : Chacune de ces voies peut nous aider à approfondir notre foi, même si chaque accès reste partiel. Les deux lectures d'aujourd'hui, si différentes qu'elles semblent, touchent à ces différentes voies pour nous approcher du mystère de Dieu. Elles nous parlent de prière solitaire, de doute et de recherche de sens, de sentiments de sauvetage, et aussi de confession en communauté. Et il pourrait sembler que c'est dans la dernière qu'aboutissent aussi les autres voies. Là où, dans la barque sur les eaux calmées, les disciples se prosternent devant Jésus et disent ensemble : « Tu es vraiment le Fils de Dieu ! »

A la première vue, l'histoire d'Elie sur l'Horeb (le mont Sinaï) et celle de Jésus sur le lac de Génésareth ne me semblaient pas avoir grand-chose en commun. En les regardant de plus près, je fus surprise combien de points communs relie Elie qui rencontre Dieu sur l'Horeb avec Jésus qui marche sur le lac de Génésareth à la rencontre des disciples. Les deux lectures nous conduisent à des lieux extrêmes : désert, montagne, eaux profondes. Et si elles restent muettes à propos des émotions de leurs protagonistes, elles évoquent d'autant plus la puissance des éléments : tremblement de terre, tempête, incendie. Elles se terminent aussi de manière similaire : Le vent tombe. Il reste un souffle léger. De l'affolement bruyant, nous aboutissons à l'apaisement, un apaisement du cœur autant que du cosmos entier. Ce qui est raconté en termes extérieurs, prêtant à la géographie et la météorologie, parle bien sûr de conditions intérieures, de cœurs et d'âmes en crise.

Deux hommes affolés se retirent dans la solitude pour prier à Dieu. L'un d'eux, Elie, est en fuite devant le roi Achab. Au danger de mourir par la main d'un soldat, Elie préfère le danger de mourir de faim ou de soif dans le désert. Il se réfugie là où personne n'oserait aller – ce non-lieu où tout sauvetage ne peut être attendu que par Dieu seul. Dans les derniers mois, nous avons beaucoup évoqué le désert comme lieu lié au danger, à la crise, qui est si souvent dans la Bible aussi un lieu de rencontre avec Dieu. Et c'est ce qui arrive à Elie sur l'Horeb. Sur la promesse de Dieu qu'il viendra se montrer à lui, Elie laisse passer un tremblement de terre, une tempête et un feu avant de sortir de sa caverne lorsqu'il entend le bruit fin d'un souffle léger. Combien de temps a-t-il dû attendre jusqu'à ce que chacune de ces catastrophes ait passé ? Et dans quel état d'âme les a-t-il vécues ? Nous n'en apprenons rien. Uniquement ceci : Elie ne sortit de sa caverne que lorsqu'il entendit le bruit d'un souffle léger. Et à ce moment-là, Dieu lui adressa la parole.

L'autre homme affolé, c'est Jésus. Nous avons entendu dimanche dernier comment Jésus et ses disciples partagèrent cinq pains et deux poissons avec 5000 hommes (femmes et enfants non comptés) dans le désert. La lecture d'aujourd'hui s'y enchaîne directement. Elle commence bien curieusement : « Aussitôt après, Jésus obligea les disciples à monter dans la barque ». Après les avoir nourris, Jésus est visiblement impatient de renvoyer les disciples et les foules. Mais pourquoi cette impatience ? Ce qui tourmente Jésus, selon le texte de l'Évangile, c'est la mise à mort de Jean Baptiste par le roi Hérode. Après avoir appris que Jean avait été tué, Jésus voulut se retirer dans le désert, lorsque la foule énorme le surprit. **12** Les disciples de Jean vinrent prendre son corps et l'en-

terrèrent ; puis ils allèrent annoncer à Jésus ce qui s'était passé. 13 Quand Jésus entendit cette nouvelle, il partit de là en barque pour un endroit isolé, à l'écart. Mais les foules l'apprirent ; elles sortirent des localités voisines et suivirent Jésus en marchant au bord de l'eau.

En voyant ces foules insolentes, Jésus réagit avec compassion, les guérit et les nourrit. Cela fait, il est pressé de renvoyer les foules et aussi les disciples pour pouvoir enfin se recueillir dans le deuil et la prière. Comme Elie, il monte sur une montagne tandis que les disciples montent dans leur barque. Ils quittent la rive et sont bientôt enveloppés dans l'obscurité de la nuit, nuit tempétueuse et inquiétante. Sans leur Seigneur auprès d'eux, leur courage se dissipe et ils se sentent à la merci des vagues périlleuses. Quand ils aperçoivent, vers la fin de la nuit, la silhouette de Jésus s'approcher d'eux, ils croient voir un fantôme. Comme à propos d'Elie, nous n'apprenons rien sur les émotions de Jésus, comment il passa la nuit sur la montagne avant de commencer sa marche sur les vagues mouvementées du lac Génésareth. Après son deuil, se sentait-il à nouveau prêt pour s'occuper des vivants ? Les disciples sont dépassés à la vue de Jésus sur l'eau. Au milieu des vagues et du vent, témoins des forces naturelles, ils croient voir une apparition surnaturelle. Lorsque Jésus veut les rassurer, Pierre réplique : « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. » Veut-il se faire sa propre image de cette apparition sur l'eau, et mettre en même temps Jésus à l'épreuve ? Ou fait-il une simple réplique ironique qui refuse de croire à la folle possibilité que son Seigneur viendrait à lui d'une telle manière ? Jésus répond simplement « Viens », et Pierre n'a pas le choix. Il doit sortir et poser le pied sur l'eau – qui le tient.

Il est à nous de nous identifier à Pierre et d'imaginer nos émotions dans cette situation incroyable. Face au miracle, il est difficile de maintenir la contenance ! Pierre n'arrive pas à en saisir l'énormité. En essayant de s'appuyer à quelque chose de familier, il s'aperçoit entouré de vagues sauvages et réalise que rien ne le protège de la mort certaine. Pierre commence à perdre pied. Il crie au secours, et Jésus l'attrape par la main : « Comme ta foi est faible ! Pourquoi as-tu douté ? » Et je me demande encore une fois dans quelle émotion Jésus prononce ces paroles – lui que la mise à mort de Jean Baptiste vient de confronter à son propre avenir. Quelle épreuve pour sa patience que si souvent, et particulièrement dans les situations critiques, notre foi soit tellement faible ! Jésus et Pierre montent dans la barque, et aussitôt le vent tombe. Est c'est ainsi réuni que les disciples reconnaissent Jésus et se prosternent devant lui : « Tu es vraiment le Fils de Dieu. »

Assis dans notre barque, bravant les tempêtes de nos temps, nous disons aujourd'hui la même confession : Nous croyons en un Dieu qui est devenu humain et qui connaît toute la fragilité de notre existence. Nous croyons en un Dieu qui est avec nous au milieu des vagues, oui qui nous tend la main lorsque nous risquons de nous y enfoncer. Ce Dieu est présent et reste quand même mystérieux, impossible à comprendre par la raison. Dans la faiblesse de notre foi, dans le doute qui nous accable si souvent, rassurons-nous donc. Osons espérer en l'avenir, osons nous réjouir de ce qui est bon dans la vie, et continuons de nous soutenir les uns les autres. Même s'il ne se manifeste pas toujours comme nous l'attendons, Jésus-Christ ne laissera pas notre barque à la prise de la tempête.

Amen